

André Gide à Marc sans journal

Article paru en 1940

par D^r Tahar Hussein bey

J'ai beaucoup lu de
toi et sur toi, et je m'en suis
beaucoup occupé, comme tous ceux qui
s'intéressent à la littérature - j'avais une
grande envie de te voir et de t'embrasser.
Mais les circonstances ne me l'ont pas
permis, bien que j'aie pu
rencontrer assez souvent des écrivains
français ici ou en France.

André Gide est venu en Egypte
l'hiver dernier; j'ai essayé de le voir,
j'aurais désiré rejoindre aux Égyptiens
alliés de l'entendre. Cela ne peut
se faire. André Gide à ce moment-là
était très fatigué, en proie à une de
ces crises graves qui touchent parfois
les grands écrivains et les poètes,
et les poussent violemment vers la

2

solitude; il m'a écrit une lettre
insouvenante où il me disait de croire à
la vérité de ses motifs. Il resta
en France; et je continuai à
fréquenter son œuvre - et ce qu'on
en disait - jusqu'au moment où
il vint au baïre à la fin de l'été,
il m'a été donné de s'entretenir
très longuement, et de passer seul
avec lui plusieurs heures par jour
pendant plus d'un mois; il me
tient qu'à moi de reconnaître
quand je le pourrai, et j'espère
que ce sera bientôt.

C'est au baïre que je l'ai rencontré
alors qu'il vivait à Paris travaillant
avec son ami Jean Giraudoux à
l'information, tout près de son
pays pendant la guerre. Je suis sûr
qu'il souffrait assez mal son séjour
prolongé à Paris; car il dit les jours
longs qu'il ne peut pas être
rien tant qu'il est en voyage. C'est au
baïre maintenant que je l'ai rencontré et

que je voudrais ne pas que
une plaide - grâce à la publication
de son Journal, et à mon fils
qui m'en a offert un exemplaire
en quitant Marseille.

Ce Journal est à l'image exacte de
son auteur. Il a plus de 1200 pages
s'élevant en inscriptions et tracées
fin, et en petits caractères. De dix-huit
cinq-vingt ans de vie, jusqu'à commencer
en 1889, lorsque Jide avait vingt
ans, il se termine au début de
1989, au départ de Marseille pour
l'Égypte. Je n'ai pas nécessairement
de lui que mon ami Jide nous
faide ; je veux dire que dans ces pages
il ne montre pas sa personne
comme il la montre aux hommes
dans la vie courante, vêtue de la
façon conventionnelle dans les
gens ont pris l'habitude. Vous savez
que la plupart de ceux qui s'ouvrent
un journal habillent leur personne
morale comme ils habillent leur
personne physique pour rencontrer

1

leurs sentiments. Ils parlent,
parlent excessif, disent sans cesse
artificieux et exhibant une mine
déguisée et non pas elle. Pourtant
Gide ne veut pas de cette demi-
exaltitude; il n'y a dans ce langage
aucun trace de tromperie. Ce n'est
pas car paroles de la table de vérité
et de franchise, mais par
impossibilité à être autre chose
que vrai - tout vrai et être franc
c'est la caractéristique de cette
personnalité qui est en même
temps complexe et simple, innommable
et une - ce caractère s'est imposé
à lui; il n'a jamais pu - et
probablement jamais voulu - s'en
dépêcher, malgré les sollicitations
des circonstances, des hommes et
des intérêts.

Dans ses livres il est véridique et
sincère; mais il s'est volontairement
soumis jusqu'à un certain point
aux exigences de l'art et même aux
conventions; en sorte que sa véracité

5

n'a pas été sans avoir certaine gêne
et que son œuvre se répète et acte
qu'il ne se voulait mesurer. Dans
la journée il a aboli définitivement
ses limitations. Il dit pour lui,
et pour lui seul, il s'impose sa
censure, sa censure, sa censure, sa
censure la rappelle à l'ordre de
vigilance chaque fois qu'il est tenté
de se laisser aller à quelque
artifice, soit à cause du style,
soit que la pensée lui vienne
qu'un jour peut-être il aura
un lecteur. Il revient alors à la
simplicité de sa manière. Il avait déjà
accoutumé ceux qui le lisaient à la
franchise directe, parfois brutale,
à ses révoltes fréquentes. Avec la longue
une accoutumance s'était faite
entre lui et eux sur son tempérament
il était ainsi fait; on ne changerait
pas, ne serait rien pour changer; on
ne le changerait pas, quoi qu'on
fût.
Mais les différences entre ce qu'il s'imaginait
pour le public et ce qu'il s'imaginait

pour lui-même s'effaçant. Il n'eut
plus de qu'à publier des fragments
de l'original dans la U. R. S. qu'il
avait fondée avec quelques amis, ou
même dans de petits volumes
enfin au complet dans l'édition
de la Iliade dont je vous parle.
D'ailleurs, pourquoi se contraindre ?
Il avait montré de lui-même des
choses qui paraissent énormes; dire
le reste ne pouvait amener de
réactions qui ~~ne~~ fussent redoutables
à un esprit aussi totalement
libéré de la crainte que de la
flatterie.

La personnalité d'autre fois est
une personnalité révoltée, dans le
vrai sens du mot; révoltée contre les
conventions littéraires, contre la loi
morale, contre l'ordre social, contre
l'ordre politique, même contre la
religion; cette révolte s'étend à tout, et
quelquefois à lui-même. Dans chaque
homme libre - ou qui se doit libre -

il y a quelque chose de bien
tel aspect de l'ordre établi; mais il
l'aime, il s'ingère, enfin il
s'accommode de son milieu et
finalement accepte ainsi dans sa vie
une forme d'acte de complaisance
cette attitude. Les hommes s'ont
admis tout en la condamnant.
André Gide s'est imposé d'écarter sa
révolte intérieure et sa condamnation
parmi les hommes. Vous affirmez
ses opinions, pour poursuivre et voter ses
desires, pour exprimer ses résolutions
ou ses sentiments. André Gide, lui-même
coulait lui-même et coulait son libéralisme
se refuse à tout fétichisme. Peu
proverai, même tant de louanges il
a tiré tout de ces mêmes paroles
et injustes, mais le plus souvent
injustes. Du lui a imposé des
responsabilités qu'il n'avait pas à
supporter (comme dans ce cas simple
une femme battue par son amant
un homme de lettres, attachant à l'effigie
d'un homme Gide ces mauvais traitements;

il traissait les disciples, traitait de
maltraitait leurs femmes et leurs
enfants! Et j'ai vu de cet homme
homme n'avait pu se rendre compte
avec lui)

Cette réaction du public fait parfois
une faiblesse aux yeux que ce n'est pas
toujours avec exactitude qu'on rapporte
un texte de lui ou un fait le
concernant; il arriverait même qu'on
le louât à tort. Lorsque de telles
choses viennent à la connaissance, il
se propose d'abord de tout remettre au
point; puis sans une respectueuse indifférence
de l'opinion venant et se contentant
d'en faire mention dans son journal.

J'ai écrit dans l'un de mes
numéros qu'il est un révolté, et
que c'est ce qui le distingue des
écrivains et penseurs de son temps.
Je voudrais préciser quelques aspects de
cette révolte; mais auparavant je
vais faire remarquer que la première
partie de son journal, celle qui
concernait sa jeunesse, nous donne l'image
de son génie naissant; on y trouve les
jeunes de sa race, de son individualisme

et de sa rébellion. A un moment il se
trouvait comme les autres, et il avait
fait la même, et s'efforçait de
lui inspirer à lui-même une
maigre - Sur ces traits, il déteignait les
appareils du monde extérieur, et
contrôlait étroitement ce qui venait
de la profondeur de son être. Il
s'efforçait de donner à ce qui lui
semblait d'être la perfection;
et ce qui lui paraissait mauvais
il cherchait à l'améliorer. Il tint
un compte exact de ce qu'il recevait
aussi bien que de ce qu'il donnait.
Il surveilla son style minutieusement
et dirigea son art vers la voie la
plus exigeante, qui fut aussi la plus
sévère - Pas un livre, pas un article,
pas une conversation d'un instant (de
ses conversations comme de ses amis)
qui ne fût soigneusement
analysée, déteignée, réduite à leur seule
substance, ainsi que guide en gardant
ce qui convenait à son tempérament
et rejetant le reste. Il ne se donna
pas, et y travailla sérieusement. Lorsqu'il
eut atteint à une certaine confiance

10

in affrondait l'Europe, tout en restant
à quel il considérait comme faible
pour le combat avec les réactions
de ses lecteurs. La lecture des critiques
ne lui fut pas tout de suite acquies-
sante plus du reste que celle du public.
Les premières lettres furent très peu
répondues. Cela ne l'affecta en rien;
il continua son chemin jusqu'au
jour où il s'arrêta malgré lui.

L'attention et l'admiration du lecteur.
Il trouva ainsi aux critiques que l'indignité
de race peut s'imposer, avec ou sans
eux. Il prétendait - et prétend encore
si je ne m'abuse - s'être soustrait
ses contemporains, mais pas les
générations futures.

Ne protestant il ne tarda pas à
soumettre les principes de sa religion
comme tous les autres, à son esprit
critique. Des traditions protestantes
il ne garda qu'une seule règle
pour sa conduite, et surtout pour
l'exercice de sa pensée; il fit alors la
différence entre religion et conventions
religieuses: il resta fidèle à la première.

et se libéra des maux. La foi va¹¹
jusqu'au mysticisme; mais n'est un
pas gagnée de haute lutte, et non
sans peine. Aussi le voit-on détacher
à cette tourmente par la foule et le
besoin intérieur de désassoulement.

D'autre part il passa en revue
les vices de l'homme, les conflits
avec la morale, la religion, les conventions
sociales et les lois; et se refusa à
admettre les limitations qu'elles
imposent, résolument il s'en écarta.
Il ne se cacha pas de ce défi; bien
au contraire, il l'afficha dans nombre
de ses livres; ~~et~~ cela même jusqu'à
en échauffer un - et lequel! - pour
de l'ordre son attitude.

Quoi qu'il en soit, profondément en
de ses tentatives il l'a éprouvée, il
s'est sentie quelque temps un couple
très heureux. Mais s'édifiant sur cela
pas se poursuivre le chemin qu'il
avait choisi. Bien évidemment il a
beaucoup souffert, et fait beaucoup
souffrir. Il dit à un moment qu'il se
voit pas confier au bon mal qu'il en
soit causant sa femme. Mais, vis les

12
Darius, l'après-midi, se repaît cette réflexion,
car elle lui a fait assez à l'âme.
de ce dire. Tous deux, en l'
lisant les très terribles dissidences qui
séparaient les deux, surtout en ce qui
concernait la religion; mais
aussi Gide était sincèrement inquiet.
Gide lui-même s'effrayait un
délivrement à savoir que sa femme
souffrait de ce qui les séparait tant
par la pensée que par la conduite.
Il lui arrivait de nous dire ce
boucheur de l'âme, tarder si je puis
ainsi dire, qui lui fait aimer la
vie, lui donne une satisfaction de
seconde activité; puis soudain il est
traversé par le douloureux sentiment
que sa femme serait fatiguée si
elle le savait ainsi heureux en
dehors d'elle et de son amour. C'est
pour cette raison et pour bien d'autres
encore que j'ai au début de cet
article dit que la personnalité de Maurice
Gide est à la fois une et inamovible.
Les pages qu'il a écrites sur la mort de
sa femme sont toutes brûlantes d'un

déses, fait exprime de la façon la plus
plus piquante.

J'ai dit aussi que Gide était
très dur pour lui-même. Parmi les
points qui montrent cette dureté, j'ai
la façon de raconter comment il a
découvert qu'il n'aime pas la sèche
les privations qu'il s'impose au restaurant
son refus d'ajouter tout bon faire au
montant de l'addition lorsqu'il
invite des amis; il enregistre la
honte qu'il en éprouve. On connaît
ce travers, on en parle, on raconte
même des histoires à ce propos;
lorsque Gide les apprend, il les mentionne
dans son journal, les corrige au
besoin, ou les dément.

Il est dur aussi pour les autres; il
exprime des jugements très nets et
à l'égard, qu'ils soient ses amis
ou non, à propos de leur œuvre ou
de leur vie. Il sait que probablement
— sûrement même — ses jugements
seront lus par les intéressés, mais peu
lui importe. Malgré ce qu'il affiche
son "arabie", il est très bon, très accessible

à la pitié, ne peut s'empêcher
d'accorder son aide à qui en a besoin.
Cette "avance", n'atteint donc que lui
et ceux qui n'en trouvent pas ailleurs.

La Gauche pour la fraternité,
la dignité dans la liberté, l'égalité
et la dignité humaines, avec la pureté
de la foi chrétienne, peut pourtant
voir le communisme; lorsque celui-ci
s'est constitué en état, il l'a défendu
de toutes ses forces; mais timide et
honnête, après avoir vu certaines
choses en U.R.S.S. il devint prudent
et sage, et ne cacha ni sa peur
ni sa déception. Il s'exprima ainsi
aux côtés des extrémistes, comme
auparavant il s'était fait honneur
des conservateurs, et comme il avait
soulevé l'opposition des protestants, des
catholiques et des libéraux-penseurs.

Il y a une question qui préoccupe
beaucoup beaucoup Gide dans son
journal; c'est celle de son influence
sur la jeunesse. Les adversaires la
redoutent; lui-même n'en avait aucune,
et doit parfois en

15
avait un plan ; mais il souhaitait
avoir une action aussi librement
approuvée aux yeux des Indiens
vis à vis de leurs maîtres, et surtout
vis à vis de lui - Pour ma part, j'ai
dès que sans aucun doute j'ai eu
eu une influence énorme sur la
jeunesse française, surtout du
point de vue de la femme, et de
la liberté de l'éducation, liberté de
sentir et de s'exprimer. Just-éto
vous j'ai laissé j'ai un grand d'un de
ses disciples, qui peut en être comme
son père - l'élève si la mort ne
l'avait enlevé avant qu'il eût
quarante ans.

Après ce long développement il se peut
peut être bon d'essayer de résumer
en quelques lignes cette personnalité
complexe - J'ai déjà essayé de l'influence
du christianisme sur sa façon de
vivre et de penser - Je vais y ajouter
son attachement pour les sciences expérimentales,
la part de sa vie qu'il leur consacra,
son regret de ne pas y être livré tout à

16

Prit - j'ajouterais qu'il exerce la
musique qu'il caresse de l'orgue
haut à son piano, et qu'il s'efforce
de ne pouvoir en caresser davantage.
Il est inutile, je pense, d'insister
sur le fait que maintenant j'ai
accordé la majeure partie de son
temps à la lecture, en particulier
aux littérateurs anglais, allemands
et russes; Thackeray, George,
Dostoevski sont ses auteurs favoris.
Il fréquente beaucoup les lettres
classiques et modernes de son pays. Il
lit un livre à plusieurs reprises, et
à chaque lecture découvre un plaisir
nouveau et le désir de recommencer.
Il aime de façon particulière
Polgar et Pola. Sur ces contemporains
il exprime des jugements d'une netteté
parfois abominable; parfois au
contraire il se livre à une admiration
sans bornes - Je ne sais pas oublier
le soin qu'il donne aux littérateurs
antiques, surtout la latine; l'influence
de cette science sur son art, style
et rythme en particulier, est telle qu'il

s'en fait l'admirateur; sa robe est
tirée des cils tout elle est couverte
de façon mathématique.

Mannin guide et abasie d'un tricot,
nomade de consistance; il tient de toutes
ses cardes aux raffinements de la
civilisation et ~~étroit~~ également
un rigant violant à la même place.
On dirait que c'est de lui que parle
Abou Cammaran quand il dit: "il
détecte profondément toute partie de la
terre et il aime profondément toute
partie de la terre". Il voyage de
Paris à Brunswick, de Munich de la
France à l'Italie, visite l'Allemagne,
l'Afrique du nord, la Turquie,
l'Egypte, la Russie, l'Angleterre.
L'Afrique du nord a sa prédilection
et a même une place à part dans
son œuvre puisqu'elle a été inspirée
aux de ses ~~ouvrages~~ qui se sont
sent-étaient les plus beaux. Parmi les
peuples étrangers c'est le peuple arabe
de cette région que Gide connaît
sans doute le mieux, surtout les gens

simples et naïfs qu'il aime à ¹⁸
regarder et lui qui il est honteux de
toutes les puzans.

J'ai pu le dans le livre Lang.
Mais comment en 50 pages d'un
livre de plus de 1300 pages commences
présenter une telle simplicité,
évidemment, puis je t'immense sans voir
facile de la joie qu'on éprouve à
voir monnier s'écarter avec
minutie le soin qu'il apporte à
son œuvre. On la voit se former
dans son esprit, on la voit se
réaliser sur le papier, parfois avec
la langue du tairent, parfois avec
une lenteur qui s'exagère. On la
voit s'impaciter lorsque des
fâcheux lui font perdre son temps,
lire un texte à ses amis. Tout le
plus dur est Roger Martin du Gard
recueillir leurs observations, et
soumettre de bon au de mauvais
gré, livrer son ouvrage au public,
attendre sa réaction, la noter avec
soin, non point y répondre ou la

éclipsé, mais sans son hôpital
son plaisir personnel.

Dirai-je encore que le Journal de
mon vieux guide est inappréhensible pour
l'histoire tibétaine, puisque nous y
trouvons ses amis et ses adversaires
qui, les uns et les autres, représentent
l'élite de la France contemporaine ?
J'aurais encore bien des choses à dire,
mais il faut conclure ; aussi bien
je me suis occupé toute la
revue. Il n'a qu'un regret, c'est
que de telles œuvres, n'étant pas
traduites, restent étrangères à bien
des lettres arabes.